

**Kressmann TAYLOR**  
**JOUR SANS RETOUR**  
*Traduction de Laurence Bury*  
*Enquête de Charles Douglas Taylor - Postface de Brigitte Krulic*  
Éditions Autrement, Paris, 2002 (1942)

La lecture de *L'hôtel blanc*<sup>1</sup>, il y a plusieurs décennies, m'avait profondément bouleversé. Le souvenir que j'en ai, sans l'avoir relu depuis, c'est celui d'un livre brisé en deux morceaux. L'avant de la vie d'une jeune femme, viennoise, en analyse avec Freud, au tournant du siècle avec toutes ses nuances et ses richesses de vie, et un après l'anschluss et son internement dans un camp de concentration nazi déshumanisant. Mieux que tous les discours théoriques, ce « roman » faisait ressentir toute l'horreur d'un phénomène politique de masse à travers une histoire particulière, celui de la vie et de la mort de cette femme, une personne unique, comme chacun de nous.

C'est un peu la même impression que je retrouve aujourd'hui à la lecture de ce *Jour sans retour*. J'avais plus qu'apprécié la nouvelle, *Inconnu à cette adresse*<sup>2</sup>, qui a fait la réputation de Kressmann Taylor (en réalité Katherine Taylor, mais il semblait plus « commercial » de l'affubler d'un prénom masculin pour être éditée à l'époque !) mais je n'avais pas été plus loin à la recherche d'autres œuvres de cette autrice. Ce livre dormait pourtant tranquillement dans ma bibliothèque depuis je ne sais combien d'années. Pourquoi le lire maintenant ? Mystère !

*Jour sans retour*, à travers l'histoire singulière d'un étudiant-pasteur luthérien émigré aux États-Unis en 1938 nous donne accès au quotidien de la vie lors de la montée de l'hitlérisme en Allemagne. L'Allemagne humiliée d'après 1918, une Allemagne ruinée avec ses brouettes de Marks dévalués pour acheter du pain et ses enfants abandonnés sur les routes... Et le récit nous rappelle en même temps ce qu'est le nazisme et les oppositions qu'il a pu rencontrer, en particulier religieuses, pas seulement communistes. On y éprouve ce qu'est la construction de la terreur, et comment, de petit renoncement en petit renoncement, on en arrive à la disparition totale de toute contestation. Mais le projet totalitaire était déjà là, dès le départ, nullement dissimulé, seulement apparemment incroyable.

S'il s'agit d'un roman, c'est surtout parce qu'au moment de sa publication, en 1942, il s'agissait de ne pas mettre encore davantage en danger des proches restés en Allemagne alors que Karl Hoffmann (de son vrai nom Léopold Bernhard) s'était réfugié en Amérique. Mais les moyens pour obtenir la soumission ne sont pas romancés. Ils sont malheureusement semble-t-il encore d'actualité dans bien des contrées, pas nécessairement lointaines. À l'époque (1942 donc) ce livre semblait nécessaire pour contrecarrer les nombreuses sympathies que rencontrait le régime nazi en Amérique. Sympathies qui disparurent presque totalement après Pearl Harbour, rendant la publication moins nécessaire...

Malgré les nombreux documentaires que j'ai vus, les essais et témoignages que j'ai lus, je n'avais pas conscience de à quel point le nazisme voulait s'imposer comme religion, et à quel point cela en faisait une théorie anti-chrétienne. Le christ était trop juif pour être acceptable dans le Reich de la suprématie nordique, blanche et blonde. Habitude de la soumission à l'autorité, besoin de retrouver une fierté perdue, voilà des éléments forts à l'époque dans la culture germanique mais qui ne semblent pas disparus de l'histoire contemporaine. La spécificité allemande d'un recouvrement entre État et Religion a probablement favorisé la mainmise des nazis sur l'Église<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> D. M. Thomas. *L'hôtel blanc*. Traduction de Pierre Alien, Albin Michel, Paris, 1982

<sup>2</sup> K. Taylor. *Inconnu à cette adresse*. Publié en 1938 aux USA, et seulement en 1999 en France et en 2001 en Allemagne !)

<sup>3</sup> Le Kaiser a été longtemps le chef de l'Église luthérienne, comme en Angleterre, la reine (ou le roi) sont les chefs de l'Église anglicane. Ce n'est qu'avec l'avènement de la République de Weimar que fut actée une « séparation » toute théorique de l'Église et de l'État allemand.

**Kressmann TAYLOR**  
***JOUR SANS RETOUR***  
*Traduction de Laurence Bury*  
*Enquête de Charles Douglas Taylor - Postface de Brigitte Krulic*  
**Éditions Autrement, Paris, 2002 (1942)**

Mais la séparation réelle des deux n'a jamais été évidente et ne s'est accomplie si tranquillement. 1905 en France, ne fut pas une année particulièrement calme...

Dans *Jour sans retour* l'opposition est clairement posée entre l'obéissance au Dieu révélé de la Bible diffusée par Luther et l'État incarné par le Führer. Il n'y a pas d'efforts surhumains à faire pour retrouver le débat, bien actuel pour certains : doit-on se soumettre aux commandements divins révélés **ou** au droit commun civil ? Poser la question ainsi, c'est bien sûr aviver les tensions, inviter aux violences et rendre toute solution impossible.

Le problème n'est-il pas plutôt : comment concilier la foi personnelle, les rites religieux et la cohabitation de convictions différentes. Comment trouver des règles communes d'existence ? L'unité exige-t-elle la similitude, la conformité, l'absence de différences ? Mais comment tolérer ces différences ? Chaque pays a ses traditions culturelles, et leur évolution, pour inévitable qu'elle soit, est lente à travers des débats internes à chaque culture. D'où aussi des rencontres explosives. Si l'on prend au sérieux le fait que les musulmans vivent dans l'année 1445 (de l'Hégire), imaginons où en était les européens au XV<sup>e</sup> siècle : en pleine guerre des religions ! La cohabitation pacifiée entre catholiques et protestants a mis quelques siècles pour paraître « normale ». Et il a fallu encore du temps pour qu'écoles publiques et écoles confessionnelles se tolèrent. Mais des frictions apparaissent encore et l'équilibre est fragile...

Le lecteur de cet extraordinaire récit sera sans doute pensif devant le passage qui exprime l'étonnement (et la tristesse) de l'absence de réaction de la France et de l'Angleterre au réarmement de la Rhénanie. A quoi sert de mettre des « lignes rouges » si, lorsqu'elles sont franchies, il n'y a pas de réaction et que les sanctions prévues ne sont pas appliquées ? La réponse est claire : cela transforme leur non-respect en acte héroïque, en fierté, en permission d'aller encore plus loin dans le mépris des traités et de la parole donnée. Et en trahison des opposants à ces régimes belliqueux. Munich n'a pas évité la guerre. Ça l'a probablement encouragée. Les exemples plus récents de lignes rouges virtuelles qui n'auront été que des épouvantails inefficaces ne manquent pas...

Vouloir la paix ne devrait pas rendre aveugle au point de ne pas voir que certains veulent la guerre, en ont besoin pour se maintenir au pouvoir, et qu'ils feront tout pour l'obtenir. Un seul peut décider de déclarer la guerre. La paix a la faiblesse de ne pouvoir se construire qu'à plusieurs.